



LeVif de 17/11/2006

Industrie

Le textile, ça marche !

Sus aux clichés misérabilistes ! Le textile est loin d'être à l'agonie. En matière de maillots de bain, de fil en laine, de bâches pour camions ou encore de drapeaux, les entreprises belges restent compétitives. Mais le secteur s'est profondément transformé ces dernières années

Vous trouverez facilement. L'usine se trouve rue de la Montagne, près de l'église. » Une montagne ? Pas la moindre colline un peu saillante à l'horizon. Et quelle usine ? Le zoning de Mouscron se trouve à l'exact opposé de la ville. Après quelques errements, on finit pourtant par s'engager dans la rue indiquée : une chaussée étroite, bordée par deux rangées de maisons ouvrières. 65, 67, 69... Ah, 79 ! Nous y sommes. Une porte cochère donne sur une cour au charme désuet. Tout au fond se trouve un bâtiment en brique dans lequel on pénètre via un couloir faiblement éclairé. Une fois parvenu au seuil d'un vaste entrepôt, une forte odeur de mouton saisit les narines. Cela fait maintenant quatre-vingt-deux ans que des balles de laine en provenance des quatre coins du monde - et, essentiellement, de Nouvelle-Zélande - échouent ici. Bienvenue chez Coverfil, l'une des dernières filatures traditionnelles du Hainaut.

Déjà 7 heures du soir. Dehors, il fait nuit noire. Mais, à l'intérieur de l'usine, les machines vrombissent toujours. Avec une dextérité souvent sidérante, les ouvriers se concentrent sur leur tâche. Ici, on parle de cardes, de continues à filer, de bobinoirs, de fuseaux, d'écheveaux. Les mots du textile. Des mots qu'on n'apprend plus à l'école. Administrateur délégué de Coverfil, Michel Verhelst circule dans l'usine. Le pouce levé, il encourage un ouvrier. Plus loin, il s'arrête pour bavarder avec un autre. L'ambiance est conviviale. Quel contraste avec les déboires accumulés ces dernières années ! Déclaré en faillite, Coverfil a été repris en 2001 avec 80 travailleurs. Les effectifs atteignent aujourd'hui les 130 personnes. « Nous sommes parvenus à étendre nos marchés. Nous exportons 62 % de notre production, contre moins de 40 % il y a quatre ans », se réjouit Michel Verhelst. Cet homme débonnaire exhibe une bobine de fil gris, celui-là même qui a servi à fabriquer les tapis du Parlement européen. Une belle source de satisfaction. La concurrence des pays à bas salaires ? « Pour faire le boulot d'un ouvrier ici, il m'en faudrait trois en Turquie. Si on en tient compte, une grande partie du différentiel de coût est déjà balayée. » Tiens, un patron de filature optimiste. Apparemment, ça existe encore.

« Ici, on vit textile »

Le textile belge a trinqué, pourtant. En trente ans, 70 % de l'emploi a été perdu. Et le dégraissage se poursuit. A un rythme effrayant : 2 000 postes supprimés, en moyenne, chaque année. Le secteur n'occupe plus que 34 000 travailleurs. « Le gros des restructurations est derrière nous », assure toutefois Lionel Schaffer, conseiller aux affaires sociales chez Febeltex, la fédération patronale du textile. « Il va encore y avoir des fermetures, ça ne fait aucun doute. Mais cela ne signifie pas que le secteur dans son ensemble est condamné, indique Marc Uyttenhove, président de Textura, la centrale textile de la CSC. Un message qui est difficile à faire passer, c'est que l'automatisation est positive pour l'emploi. Pour pérenniser 5 000 jobs, il faut parfois accepter des innovations techniques qui en menacent 1 000. » Une chance : la production de tapis - qui reste très importante en Flandre - n'est pas facilement délocalisable : le marché se situe surtout en Europe, et les produits sont lourds, donc coûteux à transporter.

Après une succession d'années noires, le textile belge voit depuis quelques mois toute une série d'indicateurs repasser au vert. Une évolution observée avec soulagement du côté de Courtrai, Verviers ou Audenarde - ces villes où, depuis des générations, on cultive un savoir-faire exceptionnel en matière de tissus. Idem à Mouscron et à Comines, où l'industrie textile a longtemps représenté l'alpha et l'oméga. Malgré la crise, elle reste d'ailleurs la première source d'emplois. Et demeure inextricablement liée à l'identité locale. « Par ici, on vit vraiment textile », lance Frédéric Verraest, délégué syndical CSC aux établissements De Poortere Frères, qui produisent du velours d'ameublement. Il est bien placé pour en parler : sa femme et son beau-père travaillent également chez « Frères ». A l'agonie il y a quelques semaines encore, l'entreprise devrait finalement être reprise par la société Escolys, implantée à Ingooigem. Son patron, Jean-Paul Depraetere, croit dur comme fer dans l'avenir du textile belge. « De Poortere Frères possède une capacité de production

unique au monde, explique-t-il. On fabrique du velours depuis près de trois cents ans, et je suis convaincu qu'en 2050 cette matière aura toujours sa place sur le marché. »

Pénurie de tisserands

Chez Febeltex, on insiste : « Il faut bien distinguer le textile et l'habillement. Pour tout ce qui relève de la confection de masse, la bataille est définitivement perdue. Impossible de battre la Chine sur ce terrain-là. En revanche, il y a plein de marchés pour lesquels nos entreprises sont encore très compétitives. » A condition, toutefois, d'avoir changé leur fusil d'épaule à temps. Comme l'a fait Wollux. Au milieu des années 1980, cette société spécialisée dans les foulards pour dames s'est judicieusement reconvertie dans la production de drapeaux. Résultat : au moment où tout le secteur piquait du nez, elle s'est développée, notamment en se lançant dans le textile publicitaire - du parasol aux couleurs de Stella Artois aux banderoles pour le Paris-Dakar. Opter pour une stratégie de niche, c'est-à-dire se concentrer sur un segment bien précis du marché, constitue bien souvent la meilleure planche de salut. A Zottegem, par exemple, la société Decca s'est spécialisée dans la production de maillots et de cuissards cyclistes. A Verviers, Iwan Simonis est le leader mondial des draps de billard.

Mais il faut se rendre au siège de l'entreprise Sioen, à Ardoioie, pour mesurer l'ampleur des évolutions enregistrées par le textile belge. Là, dans ce village situé à côté de Roulers, des chercheurs conçoivent sans cesse de nouveaux tissus « intelligents », qui servent notamment à produire des tentes, des combinaisons de pompier, des gilets pare-balles... Ceux dont la vision du textile s'est arrêtée au film *Daens* en sont pour leurs frais au moment de pénétrer dans l'usine : des petits robots vont et viennent entre des machines ultramodernes. Une équipe de 8 ouvriers suffit pour gérer des installations qui s'étendent sur l'équivalent de trois terrains de tennis. Pas question, d'ailleurs, de photographier de trop près l'outil de travail. « Nos machines sont uniques au monde et nous ne pouvons pas prendre le risque d'un espionnage industriel », précise Mieke Naessens, marketing manager.

Muée en groupe multinational, cotée en Bourse, l'entreprise reste détenue à 62,5 % par la famille Sioen. D'une manière générale, le textile belge se distingue par l'importance de l'entrepreneuriat familial. « On vit vraiment le tissu avec nos tripes, confie Michèle Sioen, administratrice déléguée. L'avantage, c'est qu'on veut développer des stratégies à long terme, et pas seulement décrocher des gros chiffres à la fin de l'année. » « D'une manière générale, les patrons du textile respectent la législation sociale, ajoute Patrice D'Hoop, permanent syndical FGTB. Ce n'est pas un secteur où l'on doit se battre pour obtenir des vestiaires ou des douches. »

Retour à Mouscron. Ou plutôt à Herseaux, patelin situé un peu à l'écart de la ville. Au bout d'une anonyme rue pavée se trouvent les ateliers de Jarilux. C'est d'ici que sortent les écharpes de Kenzo et d'Olivier Strelli, entre autres. Sophie Leclerc (35 ans) a repris il y a peu la gestion de cette entreprise, fondée en 1925 par son grand-père. « Je me considère comme un artisan industriel, dit-elle d'une voix douce. L'outil de production est entièrement électronisé. Mais la passion reste intacte. Chaque nouvelle écharpe, c'est un bébé qui naît. » Employant 6 personnes, cette PME constitue un nouvel exemple de succès dû à un repositionnement opportun vers le haut de gamme. « En ce qui concerne mon entreprise, je n'ai pas de soucis. Pourtant, la disparition progressive de toute la filière textile m'inquiète. Il devient de plus en plus difficile de trouver des fournisseurs de fil écrue, des teintureries, des ateliers d'apprêtement. Récemment, j'ai acheté un ourdissoir d'échantillonnage : cette machine coûte une petite fortune, mais elle réalise le travail de deux ouvriers, et je n'en avais trouvé aucun de suffisamment polyvalent sur le marché. »

Aussi paradoxal que cela puisse paraître pour un secteur réputé « en crise », le textile est confronté à une vraie pénurie de main-d'œuvre. Rien que dans la région de Termonde, il y a eu jusqu'à 400 offres d'emplois simultanées l'an passé. Les tisserands et les ingénieurs textiles comptent parmi les plus difficiles à trouver. En cause : la disparition, les unes après les autres, de toutes les écoles spécialisées. Concernant l'enseignement secondaire, il n'en reste plus que deux, à Waregem et à Courtrai. Quant à la section textile de l'université de Gand, on ne s'y bouscule plus au portillon - c'est le moins qu'on puisse dire. Le secteur traîne une image vieillotte, et les jeunes sont, du coup, peu enclins à s'y engager. Les salaires, moins élevés que dans la chimie ou le métal, compliquent encore un peu plus le recrutement. De nombreux analystes le craignent : si on ne trouve aucun remède endéans les cinq ans, des entreprises délocaliseront, par manque de travailleurs qualifiés sur le sol belge. Un comble dans un pays réputé pour son savoir-faire séculaire en la matière.

François Brabant